

L'ouragan Katrina

Un ouragan meurtrier et un séisme politique

L'ouragan Katrina a dévasté le Mississippi et la Louisiane. Nous découvrons, surpris, sur nos écrans une région sinistrée que l'administration de la plus grande puissance économique et militaire mon-

diale semble incapable de secourir.

Rouge & Vert publie ici, outre le témoignage de Nick Glassman, ancien rédacteur du journal progressiste new-yorkais *Mother John's*, l'éditorial de *The Na-*

tion, pour qui la catastrophe est d'origine autant naturelle que politique, ainsi que la lettre que le réalisateur de *Bowling for Columbine*, Michael Moore, adresse au président américain. ■

Le président désastreux

Nous approchons du 4e anniversaire des attentats du 11 septembre, et les Américains se préoccupaient du coût de la guerre en Irak, de l'augmentation du prix du pétrole et d'une reprise économique qui tarde à changer leur quotidien. Alors l'ouragan Katrina s'abatit sur la côte américaine du golf du Mexique et l'incapacité du gouvernement et de Bush à réagir efficacement sauta aux yeux de tous. L'échec était tel que même les médias les plus embeded' avec le gouvernement prirent leurs distances.



DES SECOURS PRÉSENTS MAIS DÉPASSÉS
(PHOTOS MOTHER JOHN'S)

Mais l'incurie des services publics révélée par la médiocrité des réponses données à l'ouragan a de bien plus profondes origines que les simples incompétences de Bush, et il faut remonter, jusqu'à l'époque Reagan, les 25 années d'une même politique de d'austérité du gouvernement ; 25 ans à «affamer la Bête», à constamment diminuer ses ressources et à exalter les marchés privés et la charité confessionnelle.

Les coupes budgétaires pour la Santé et la corruption du congrès ont vidé le gouvernement de toute capacité d'initiatives et des ressources adéquates pour répondre aux besoins de la population.

Katrina a brutalement montré aux Américains le prix de cette folie.

La baisse de dépenses publiques qui a retardé la rénovation des digues de la Nouvelle-Orléans – malgré les avertissements répétés des experts – est significative des priorités tordues de cette administration : investir l'argent pour la guerre et l'occupation de l'Irak, au détriment de la protection de la population américaine. Quand, pour répondre à la catastrophe, manquait un tiers des troupes et la moitié des équipements de la garde nationale de Louisiane et du Mississippi, envoyés en Irak, les Américains ont pu mesurer clairement quel était le coût pour leur quotidien de la guerre engagée par Bush. Et les terribles images de cette calamité naturelle s'abatant sur la population la plus vulnérable du pays n'a fait que mettre en lumière l'évolution de ce pays : une société toujours plus divisée socialement et racialement.



(PHOTOS MOTHER JOHN'S)

« On dirait que la côte du Golfe du Mexique a été frappée par la plus terrible des armes » a déclaré Bush. Le Président a raison, a commenté le sénateur Dennis Kucinich : «*L'indifférence est une arme de destruction massive* ». Alors que la population de la Nouvelle-Orléans quittait la ville en voiture ou en avion, les pauvres n'avaient aucune issue. On leur a dit d'aller se réfugier au stade du Superdome ou au centre des

conventions où il n'y avait pas suffisamment d'eau potable et de nourriture, pas d'électricité, des sanitaires hors d'usage et pas de protection policière ! Quand est venu le temps de secourir et de reloger les déplacés, l'administration Bush s'est défaussé sur les autorités locales et la charité toute chrétienne des Américains. Mais cette générosité ne saurait pallier l'absence d'une réponse gouvernementale efficace, rapide et coordonnée.

Le fait que Katrina s'abatte sur un des principaux centre de production, de stockage et de raffinage du pétrole américain a entraîné une forte hausse sur le marché de l'énergie. Les compagnies pétrolières, qui engrangent des profits records, en ont profité pour saigner les Américains à la pompe. La rapacité de ces compagnies et la vulnérabilité du pays sont les résultats directs de la politique énergétique de Bush, de son absence de politique d'indépendance énergétique et de diversification des sources d'énergie. Au lieu d'appeler, comme beaucoup le demandaient, à une taxe sur les surprofits des compagnies pétrolières pour aider à la reconstruction des régions sinistrées, Bush s'est immédiatement engagé à ce qu'aucune nouvelle taxe n'apparaisse. Cette crise touche aussi le Ministère de l'Intérieur. Négligeant ses propres prévisions alarmistes, cette administration a brillé par la plus complète incapacité à mettre en branle les systèmes d'urgence créés après le 11 septembre. Lors de la réorganisation chaotique du ministère, les pouvoirs de la FEMA², ont été fortement rognés et ses moyens réduits comme une peau de chagrin. Aujourd'hui, un chantier immense attend la région. Les USA doivent recon-

struire ce que la Nature et la politique ont détruits : un projet de grands travaux pour la Nouvelle-Orléans et dans les villes voisines, une politique d'aide au logement, une mise à niveau des systèmes de protection des inondations et des tempêtes, la restauration des protections naturelles, des canaux et des digues [...]

Le débat sur la mission du gouvernement au service des bien publics a été réouvert. L'ouragan n'a pas seulement révélé la désespérante pauvreté de la population afro-américaine, elle a aussi montré l'indigence des moyens fédéraux. Depuis trop longtemps, nos dirigeants ont abandonné nos villes, nos pauvres et nos infrastructures publiques. Rien ne permet d'espérer que G.W.Bush soit l'homme de ce défi. ■

The Nation
10/09/05

1. Référence aux journalistes « embeded » avec les militaires US au début de l'intervention en Irak
2. FEMA. Services chargés des catastrophes naturelles



« Nous avons 300 soldats de la Garde nationale de l'Arkansas qui sont arrivés dans La Nouvelle-Orléans, ils sont de retour d'Irak, bien entraînés, aguerris, et sous mes ordres pour reprendre le contrôle sécuritaire des rues. Ils ont des M-16 (fusils d'assaut), chargés. Ils savent comment tirer et tuer et sont plus que volontaires pour le faire si nécessaire et j'espère qu'ils le feront. »

Kathleen Blanco, gouverneur de l'Etat de Louisiane, 2 septembre 2005

La rumeur sécuritaire du chaos

Pendant que Katrina dévastait la région et éliminait l'infrastructure de communications de la Nouvelle-Orléans, des rumeurs paniquées d'explosions de violence ont rapidement envahi les ondes hertziennes. Seul problème : aucune de ces dépêches n'était vraie. Et dans certains cas, ces mensonges ont freiné, voire stoppée net l'arrivée des secours, aggravant encore la situation.

Dans la zone sinistrée par l'ouragan Katrina, sur la côte du Golfe, dans les villes de Houston, Bâton Rouge ou Leesville, partout les rumeurs les plus folles font irruption et s'étendent plus rapidement que les fourmis rouges sur une nappe de pique-nique. Partout on entend la même chose : les réfugiés de la pire catastrophe naturelle qu'aient connus les Etats unis apportent dans leur baluchon le pire de la Nouvelle-Orléans : vols avec violence, anarchie, pillage, et même le viol d'enfants en bas âge. [On aurait tiré sur les hélicoptères qui apportent des secours, la Garde nationale se battraient à l'arme de guerre contre des "gangs" dans les rues de la ville, des "snipers psychopathes" canarderaient la police depuis les toits... Or rien de tout cela n'a été confirmé, ni par la police, ni par l'armée.]

« Dès jeudi » écrit Howard Witt du Chicago Tribune, « les stations de TV et radio locale de Bâton Rouge racontaient à leurs auditeurs des histoires haletantes dans lesquelles des braves citoyens s'étaient vu voler leur voiture à la pointe d'un pistolet par des réfugiés de la Nouvelle-Orléans, que des émeutes sanglantes éclataient régulièrement dans les centres de réfugiés et que la police avait saisi des pistolets et des poignards en grand nombre. » Aucun de ces rapports n'était vrai.

« La police, par exemple, a confisqué un seul couteau chez un réfugié dans un centre d'accueil de Bâton Rouge, » rapporte Witt « on a signalé aucune émeute dans les centres de réfugiés de la région, aucune horde de hors la loi, armée de couteaux et de fusils n'a été aperçue »

Pourtant la panique était suffisante pour que le Maire et Président du conseil de Bâton Rouge, Kip Holden impose un couvre feu et fasse encercler par la police le principal centre d'hébergement de la ville. Dans une déclaration télévisée d'un air sombre, il mit en garde la populations contre « les hordes de malfrats chassés de la Nouvelle-Orléans. »

« A la Nouvelle-Orléans, parmi les principales plaintes, il y a celle concernant la

pénurie d'informations durant toute cette catastrophe » explique Brian Williams de NBC sur son weblog, se faisant l'écho de très nombreux témoignages entendus dans la ville.

« Depuis la semaine dernière tout le monde en parle : Il n'y a eu aucune annonce officielle dans le Superdome pendant la tempête, il n'y avait aucun officiel ou agent public pour guider ou informer les réfugiés après la tempête, il n'y a eu aucune information officielle diffusée (par porte-voix, par haut parleur d'hélicoptère, par tractage ou par tout autres moyen) pendant toute la semaine qu'a duré le long exode (pour ne pas dire la stagnation) à pied de la part des habitants du centre ville. On ne peut pas s'empêcher de penser qu'il aurait suffi qu'un petit avion tractant une banderole au-dessus de la ville aurait été tellement utile et aurait permis de contrer les rumeurs et mauvaises informations. »

Il est par ailleurs tout à fait possible que, tout comme les hordes chimériques de Bâton Rouge, les récits exagérés sur la situation de violence régnant à la Nouvelle-Orléans aient eu un impact négatif sur l'arrivée de secours, en retardant les opérations d'évacuation et la fourniture d'aide.

Ainsi, la semaine dernière, l'acheminement des vivres et de l'eau a été interrompu brutalement quand des rapports ont commencé à circuler selon lesquels des pillards auraient tiré au fusil d'assaut sur les hélicoptères. Pourtant aucune des centaines d'articles que j'ai lus sur le sujet ne contient une seule confirmation de première main de la part d'un pilote ou d'un témoin oculaire. La soi-disant attaque au fusil d'un Chinook militaire qui évacuait des réfugiés du Superdome, attaque qui a provoqué l'interruption des secours, a été contestée par Laura Brown porte-parole de la Federal Aviation Administration, qui a indiqué aux journalistes de ABC : « Nous suivons étroitement chaque avion et hélicoptère survolant la zone et aucun d'entre eux ne nous a jamais signalé avoir essuyé des tirs ». Mieux encore, quand on l'a interrogé sur ces attaques, Michael Chertoff, chef du département d'état à la Sécurité Intérieure a précisé : « Je n'ai pour l'instant reçu aucune information confirmée comme quoi on aurait ouvert le feu sur un hélicoptère. » ■

Matt Welch

(trad. Libertés-Internets)

Où sont tous vos hélicoptères ?

Lettre ouverte de Michael Moore au Président des USA

Cher Monsieur Bush,
Où sont tous vos hélicoptères ? En avez-vous la moindre idée ? Nous en sommes au cinquième jour du cataclysme Katrina et des milliers de personnes sont toujours coincées dans la Nouvelle-Orléans ; il faudrait les hélitreuiller. Bordel ! Où avez-vous bien pu égarer tous vos hélicos militaires ? Vous avez besoin d'aide, pour les retrouver ? Une fois, j'ai perdu ma bagnole dans un parking de supermarché. Eh ben, mec, quelle histoire ça a été !

Ah, et puis aussi, tous les soldats de notre garde nationale, vous savez où ils sont passés ? On pourrait vraiment les utiliser, là, tout de suite, pour le genre de choses pour lesquelles ils se sont engagés, style « *contribuer à des opérations de secours en cas de catastrophe nationale* ». Comment se fait-il qu'ils n'étaient pas là, pour commencer ?

Jeudi passé, j'étais dans le sud de la Floride. J'étais assis, dehors, quand l'œil du cyclone Katrina m'est passé au-dessus de la tronche. Ce n'était encore qu'un cyclone de force 1, mais ça a été déjà assez dur. Il y a eu onze morts et encore aujourd'hui, certains foyers n'avaient toujours pas d'électricité. Ce soir-là, le présentateur de la météo a dit que ce cyclone se dirigeait vers la Nouvelle-Orléans. Or, ça, c'était quand même jeudi passé ! Personne ne vous a rien dit ? Je sais bien que vous ne vouliez interrompre vos vacances sous aucun prétexte et je sais aussi que vous n'aimez pas les mauvaises nouvelles. Et puis, en plus, vous deviez aller à des ventes de charité et vous aviez des mères de soldats tués en Irak à ignorer et à traîner dans la boue. Une chose est sûre : vous lui avez rivé son clou, à l'autre, là !

J'ai particulièrement apprécié quand, le lendemain du cyclone, au lieu de vous envoler pour la Louisiane, vous êtes allé à San Diego faire la fête avec vos généreux donateurs de la dernière campagne. Ne permettez pas que les gens vous critiquent à cause de ça - après

« Je veux que la population sur la côte du golfe du Mexique sache que le gouvernement fédéral est préparé à se porter à votre aide dès qu'une tempête menacera. »

Le président Bush, le 29 Août

tout, le cyclone était terminé, et qu'est-ce que vous auriez bien pu faire : boucher la brèche dans la digue ? Comment ? Avec votre doigt ?



Et n'écoutez pas ces gens qui, dans les jours à venir, révéleront comment vous avez réduit spécifiquement le budget du génie de la Nouvelle-Orléans, cet été, pour la troisième année consécutive. Vous n'avez qu'à leur dire que, même si vous n'aviez pas supprimé les budgets d'entretien de ces digues, il n'y aurait pas eu d'ingénieurs du génie pour les réparer, de toute manière, parce que vous aviez un chantier beaucoup plus important à leur proposer : la construction de la Démocratie en Irak !

Au troisième jour du désastre, quand vous vous êtes enfin décidé à quitter votre villégiature de vacances, je dois dire que j'ai été ému par la manière dont vous avez demandé au pilote de votre avion privé présidentiel Air Force One de descendre au-dessous des nuages, pour que vous puissiez voir la Nouvelle-Orléans, et que vous puissiez vous faire une idée rapide du désastre. Eh quoi, je sais bien que vous ne pouviez pas vous arrêter, empoigner un porte-voix, monter sur une ruine quelconque et jouer le rôle du commandant en chef¹. *Moi-avoir-été-là-bas. Moi-l'avoir-fait.*

Bien sûr, il va y avoir des gens qui vont essayer de politiser cette tragédie et de l'utiliser contre vous. Laissez simplement vos communicateurs faire de la diversion. Ne répondez à aucune attaque. Même ces maudits scientifiques qui ont prédit que cela arriverait parce que l'eau du Golfe du Mexique ne cesse de se réchauffer et que cela rend inévitable un ouragan comme celui qui vient de se produire. Ignorez-les, eux et toutes leurs poules mouillées du réchauffement planétaire. Il n'y avait rien d'inhabituel dans cet ouragan qui était aussi large qu'une tornade de force 4 qui se serait

étendue de New York à Cleveland.

Non, Monsieur Bush, vous continuez comme si de rien n'était. Après tout, vous n'y êtes pour rien, si 30 % de la population de la Nouvelle-Orléans vit au-dessous du seuil de pauvreté et si des dizaines de milliers d'habitants n'avaient pas de moyen de transport qui leur aurait permis de sortir de la ville. Déconnectez-les : Ils sont black ! J'veux dire, c'est pas comme si ça s'était passé à Kennebunkport². Vous imaginez : laisser des Blancs sur leur toit, pendant cinq jours ? Ne me faites pas rire ! La race n'a rien, absolument rien à voir avec cette histoire !

Restez où vous êtes, Monsieur Bush. Contentez-vous de trouver quelques-uns de vos hélicos militaires et envoyez-les là-bas. Facile : vous n'avez qu'à faire comme si les gens de la Nouvelle-Orléans et la côte du Golfe du Mexique se trouvaient du côté de Tikrit.

Bien à vous,

Michael Moore

trad. Marcel Charbonnier

1. Les photos de G. Bush, debout sur les ruines du World Trade Center, un mégaphone à la main, avaient fait la Une des médias US.

2. Bush père est un habitué de ce port pour yachts de riches



Chez ces gens-là ... La générosité de madame Bush.

Dans le cadre de la mobilisation médiatique du gouvernement U.S pour redorer l'image présidentielle, l'ancienne "première dame" (et mère du président) Barbara Bush est allée visiter le camp de réfugié de l'Astrodome de Houston. Elle a commenté pour l'émission "Marketplace" les conditions de vie de ces réfugiés (entassés, dans un stade éclairé 24h/24, avec un accès à l'eau minimal, sans informations, au milieu des pleurs d'enfants et de la chaleur) : « *Ils sont bien accueillis. Et puis, la plus part des gens réfugiés ici, vous savez, étaient déjà des défavorisés avant.* » ■

TÉMOIGNAGE

«Nageant vers la Nouvelle-Orléans»

Je reviens juste de mon premier voyage en Louisiane depuis le passage de Katrina. C'est pire que ce que j'imaginai. J'imaginai pourtant le pire.

Je suis allé en avion jusqu'à Baton Rouge, à 100 Km au nord-ouest de la Nouvelle-Orléans. Cette ville est détruite, mais pas directement par la tempête. Il y a des centaines de milliers de réfugiés de la Nouvelle-Orléans à Baton Rouge. Les gens campent sur le bas-côté des routes, dans leurs voitures quand ils en ont une, et tout autour de l'immense parc universitaire. Et ce qui saute immédiatement aux yeux, c'est à quel point ils ont tous l'air profondément traumatisés.

Les habitants de Baton Rouge ne veulent pas de ces gens chez eux. Faut-il les blâmer ? Il semble qu'il n'y ait rien de prévu pour ses réfugiés. Cette situation pourrait facilement passer du provisoire au définitif. C'est déjà, quoi qu'il advienne, pour plusieurs mois. (...)

Je suis parti vers la Nouvelle-Orléans le 3 septembre. Il n'y a pas vraiment de chemin pour entrer dans la ville. Les rares routes praticables ne sont ouvertes que dans un sens, pour permettre les évacuations. J'ai conduit sur le bas-côté pendant 50 kilomètres. Puis, quand il est devenu impossible de continuer en voiture, j'ai continué à pied avec un sac à dos plein d'eau potable, de barres de céréales, de spray anti-moustiques et d'une paire de chaussures de rechange.

Il y a d'abord le climat. Il fait dans les 30 degrés. L'humidité et l'eau stagnante a rendu le marais vivant : essaims d'insectes, moustiques, autres tics pullulent. J'ai du complètement me couvrir. Me voilà trempé de sueur.

Le premier groupe de personnes que j'ai rencontré a été très amical. J'ai échangé mon ipod contre le vieux vélo pourri d'un gamin pour pouvoir gagner du temps, et ils m'ont donné de l'eau. Ils m'ont déconseillé de passer par tel ou tel quartier, mais surtout, surtout, de rester à distance de la Police : ils vous forcent à quitter la ville, en vous mettant dans un bus pour dieu sait où et, si on résiste, ils vous arrêtent. C'est la première fois que je ressens un tel unanimité dans la perception de la police et des forces gouvernementales comme des ennemis. Je n'ai d'abord pas pris ces propos au sérieux, mais après deux jours passés en ville, j'ai compris pourquoi ils pensaient ainsi.

J'allais en périphéries de la ville en début d'après-midi, dans le quartier résidentiel de Metairie. J'ai dû finir à la nage car les marais avaient gagné ce quartier. Ce n'est qu'après que j'ai réalisé que rien n'empêchait les alligators et les serpents de circuler dans ce quartier. À voir tout ce quartier totalement immergé, on prend conscience que la ville ne sera pas habitable pendant des mois.



Là, se trouvaient les premiers cadavres. Je les ai vus en quittant Metairie pour le quartier d'à côté, Midcity. Certains ont été poussés hors de l'eau, sans doute par les secours. D'autres flottent encore. Des marques rouges sur les portes indiquent les maisons où les secours ont repéré des cadavres. Le pire de tout, c'est l'état des corps après trois-quatre jours passés dans l'eau. Il est impossible de reconnaître une personne à regarder ces corps gonflés, recouverts de moustiques et de je ne sais quoi encore.

La ville n'est pas totalement vide, comme l'annoncent les médias. J'ai vu des centaines, si ce n'est des milliers des personnes dans les différents quartiers que j'ai traversés. Ils n'avaient aucune intention de s'en aller. D'abord, et surtout, ils n'ont nulle part où aller. Ils ne croient pas qu'on les laissera revenir, et ils ne laisseront certainement pas leurs foyers aux pilliers. C'est surtout qu'ils ne vous croient pas quand vous parlez des risques d'insécurité et de maladies infectieuses. Ils sont armés et en colère. Ils ont déjà survécus cinq longs jours sans eaux ni nourriture, et ils ne croient pas que ceux qui ont été incapables hier de leur apporter de l'eau et de la nourriture leur trouveront demain un endroit pour vivre.

J'ai remonté neuf blocs et changé de quartier. Des toits arrachés, des maisons totalement inondées et des cadavres flottants au milieu : voilà le paysage qu'offre ce quartier populaire.

Les gens sont furieux. Ils ont l'impression d'avoir été abandonnés. Il faut les comprendre, il n'y a aucune trace des auto-

rités nulle part. Les équipes de sauvetage travaillent dans la Nouvelle-Orléans mais pas dans ces quartiers où vivent beaucoup de gens des classes populaires. La plupart des gens restés ici n'imaginent même pas que des sauveteurs sont au travail. Il me paraît évident qu'il y a urgence pour le gouvernement à communiquer vers les sinistrés. (...)

Pendant 5 jours, des hélicoptères sont passés au-dessus des têtes, mais aucun n'a envoyé d'eau ou de nourriture ici. Ils sont passés en diffusant par mégaphone des messages menaçants quiconque serait pris en train de piller d'une arrestation immédiate. C'est sur ces hélicoptères qu'on aurait tirés, si j'ai bien compris. Je ne le défends pas, mais, après plusieurs jours ici, je le comprends.



Les seuls représentant de l'état que tout le monde a vu, ce sont les policiers avec des fusils à pompe.

C'est l'état de guerre. Et les gens ne savent même pas contre qui à lieu cette guerre.

À deux reprises, j'ai pédalé rapidement pour m'éloigner de personnes qui venaient vers moi. La peur gagne tout le monde. Avant de quitter la ville, je me suis fait voler mon argent liquide, mon sac à dos plein de nourriture et mes vêtements de rechange. Puis deux personnes m'ont volé mon eau. C'est le désespoir qui conduit les gens, et la dernière chose que je pourrai ressentir contre eux, c'est de la colère.

Je n'oublierai jamais ce week-end. C'est tout simplement impossible d'exprimer ce que l'on ressent à voire son quartier, que l'on aime, qui est une part de soi, détruit, avec des cadavres à la dérive et de voire ses voisins viser les étrangers avec des armes, en guerre contre tout le monde et toute chose. C'est l'une des choses les pires que je n'ai jamais senti et vu. C'est une guerre qui s'est déclenchée contre personne.

Nick GLASSMAN